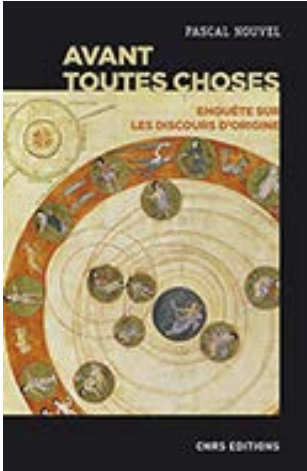


Présentation de l'éditeur



Il n'est pas de société humaine qui n'ait soulevé la question de ses origines. Notre propre culture ne fait pas exception.

Mieux : elle se singularise par la pluralité des discours d'origine qui y circulent. Véritable *originologie*, la présente enquête identifie quatre types de discours d'origine : *les discours mythiques* (comme la Genèse) ; *les discours rationnels* (de Thalès à Auguste Comte) ; *les discours scientifiques* (Big bang, origine de la vie, origine de l'homme, etc.) ; et, enfin, *les discours phénoménologiques* (qui mobilisent, dans le sillage de Husserl, la notion d'« originaire »). Sont ainsi examinées les diverses façons par lesquelles il

nous est donné de parler de ce qui fût *avant toutes choses*. Thèse dans la thèse, il est montré que c'est la biologie qui a ouvert la voie à la physique pour l'élaboration de discours d'origine de type scientifique et non l'inverse. Pascal Nouvel invite ainsi le lecteur à l'analyse détaillée de ces discours et des rapports multiples, de légitimation ou de délégitimation, qu'ils entretiennent entre eux, y compris dans leurs dimensions éthiques, sociales et politiques.

Pascal Nouvel, docteur en biologie et en philosophie, est professeur de philosophie à l'université de Tours. Il dirige le Centre d'éthique et de philosophie contemporaine. Il est l'auteur de nombreux essais consacrés aux rapports entre philosophie, sciences naturelles et sciences humaines, parmi lesquels L'art d'aimer la science, 2000 ; Le possible et les biotechnologies (avec Claude Debru), 2003 ; Histoire des amphétamines, 2009 ; La philosophie des sciences, 2011 ; et Axiomatique des sentiments, 2015.

© CNRS Éditions, Paris, 2020

Diagramme cosmologique illustrant
Les Phénomènes d'Aratus, école française, XI^e siècle.
Musée municipal Boulogne-Billancourt.

© Bridgeman Images.

Maquette : © SYLVAIN COLLET

ISBN : 978-2-271-13281-9

Pascal Nouvel

Avant toutes choses

Enquête sur les discours d'origine

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

À ceux qui imaginent, à ceux qui calculent

REMERCIEMENTS

Ce texte s'est élaboré tout au long de plusieurs années de recherches. Il fut entrepris sous la forme d'une collaboration avec Arild Utaker de l'Université de Bergen, en Norvège, que je voudrais remercier tout d'abord pour les excellentes discussions que nous avons eues sur la question des origines. Le sujet a, très vite, impliqué un grand nombre de personnes qui ont pris part, par leurs remarques, leurs suggestions, leurs questions, à l'élaboration du contenu. Je ne peux qu'en oublier. Je voudrais mentionner cependant quelques-unes d'entre elles et les remercier particulièrement : Jean Gayon, disparu en 2018 qui a suivi ce travail, Anastasios Brenner, Marie-Pierre Laudet, Gisèle Clément, Sabine Coteaux, Annie Petit, Pierre-Yves Kirschleger, Elke Racaud, Brigitte Leroy-Viémon, Olivier Tinland, Suzanne Lafont, Jean-François Lavigne, de l'Université Paul Valéry de Montpellier, Muriel Guedj, François Henn, Laurent Boiteau, Alexandre Viala, Laurence Meslin de l'Université de Montpellier, Guillaume Bagnolini et Salomé Bour du Centre d'Éthique Contemporaine de Montpellier, Caroline Fontaine de l'Université de Perpignan, Christine Darras, Anne d'Anjou du CHU d'Antibes, Fabienne Cyprien du CHU de Montpellier, Juliette Grange, Emmanuel Rusch, Diane Cuny, Adrienne Janus et Denis Martouzet de l'Université de Tours, Cécile Gandher du CHU de la Pitié Salpêtrière à Paris, Peggy Cardon du CNRS, Antonine Nicoglou de l'Université de Tours et de *l'Institut d'Histoire et de Philosophie des Sciences* de Paris, Anna

Auguscik et Anton Kirchofer de l'Université Öldenbourg en Allemagne, Laurel Kornhiser du Quincy College à Boston, Paolo Stellino, de l'Université de Lisbonne, Greg Lynall de l'Université de Liverpool et de la *British Society for Literature and Science*, Paola de Cuzanni, Claus Halberg et Kirsten Bang de l'Université de Bergen, Mirella Pasini et Alberto Giordano de l'Université de Gênes, Filip Borek de l'Université de Varsovie, Cyrill McDonnell de l'Université Maynooth en Irlande, Jean-Noël Missa et Justine Feyereisen de l'Université Libre de Bruxelles, Michael Roubach de l'Université hébraïque de Jérusalem, Jacques Auxenfants du Centre d'Éthique et de Philosophie Contemporaine de Tours, Servanne Jollivet et Philippe Cabestan des Archives Husserl de Paris, Christian Ciocan de l'Université de Bucarest, Adolfo Vera de l'Université de Valparaiso au Chili, Christophe Malaterre de l'Université du Québec à Montréal.

Je voudrais aussi remercier Maurice Poulet, de CNRS Éditions, pour son intérêt précoce et pénétrant pour le livre, et très chaleureusement Mathieu Mulcey, de CNRS Éditions également, pour son aide dans la préparation finale du manuscrit.

Les recherches qui ont été nécessaires à l'élaboration de la part principale du travail qui est ici présenté ont été rendues possibles par le soutien successif et parfois simultané de plusieurs centres de recherche : le laboratoire *Epsilon* de l'Université de Montpellier et de l'Université Paul Valéry de Montpellier, le *Centre d'Éthique Contemporaine* de Montpellier, le *Département de philosophie* de l'Université de Bergen en Norvège, le *Centre d'Éthique et de Philosophie Contemporaine* (CEPC) de l'Université de Tours et l'équipe de recherche *Éducation, Éthique et Santé* (EES, EA 7505) de l'Université de Tours (équipe à laquelle le CEPC est rattaché).

Indépendamment de toute raison spécifique merci aussi à Sarah, à Isabelle, à Valérie.

INTRODUCTION

« À tous les niveaux de civilisation, depuis les temps les plus reculés, l'une des préoccupations fondamentales de l'homme a été la recherche de ses origines¹. »

Actualité de la question des origines

Il n'est pas de culture qui n'ait soulevé la question de ses origines. Mieux : cette question a toujours reçu une réponse. Toutes les cultures que nous décrivent les anthropologues possèdent, en effet, des récits d'origine. Des histoires y disent d'où viennent les choses, les animaux et les plantes, etc.

Notre société ne fait pas exception à cette règle. Elle se distingue même par la pluralité des discours d'origine qui y circulent. De quel pouvoir est donc investie la question de l'origine pour recevoir un sens par-delà les

1. A. Leroi-Gourhan, *Le Geste et la Parole*, tome 1 : *Technique et Langage*, Paris, Albin Michel, 1964.

différences de cultures et d'époques ? D'où vient que la question de l'origine soit si universelle, si partagée, si constante derrière l'infinie variété de ses manifestations ?

Qu'on scrute l'horizon par un frais matin le long d'un chemin de campagne, distinguant ici une grange, là quelques arbres se détachant sur un ciel pâle, ici un chemin bordé d'herbes, là encore un nuage potelé, joufflu, guilleret, jouant avec son ombre, et peut surgir à l'improviste la question : comment tout cela s'est-il constitué ? Or la réponse est aussitôt multiple : on entrevoit non pas une, mais plusieurs façons d'y répondre. Cette grange fut un jour le projet d'un paysan, ces quelques arbres sont le reste d'une forêt et ce chemin fut peut-être, il y a longtemps, le point de passage d'animaux qui allaient boire à la rivière voisine.

Mais que sais-je, au fond, de l'histoire qui a construit ce paysage ? Elle pourrait être tout autre que celle que je viens d'imaginer. Peut-être les anciennes légendes qui en parlent comme de la création due à l'action bienveillante d'un Dieu ne sont-elles pas absurdes. Ou peut-être, à l'inverse, est-ce la question qui devrait être déclarée absurde tant il paraît impossible de lui donner une réponse univoque.

En tout état de cause, il semble d'emblée que le questionnement sur l'origine doive déboucher sur une histoire – une *narration*. À la question de l'origine, aucune équation ne répond, seule le peut une narration. Celle-ci peut prendre des formes variées. Mais c'est toujours, au moins à première vue (cette affirmation devra être nuancée), une narration qui doit faire sortir l'origine de son énigmatique obscurité. Nul ne peut dire qu'il connaît ses origines si elles ne lui ont pas été racontées.

Il existe toutefois des narrations de plusieurs types. Par exemple, on peut distinguer les narrations scientifiques des narrations mythiques. Le mot « narration » se décline ainsi lui-même selon une variété de modalités épistémologiques.

Ce que nous voyons surgir dans cette multiplicité de styles de réponses possibles à la question de l'origine de ce qui est là, devant nous, a son pendant dans la culture. Cette pluralité de vues sur l'origine est, en effet, une des caractéristiques de la question de l'origine et la contrepartie du fait que cette question ne peut jamais, à proprement parler, trouver une réponse arrêtée, absolument définitive.

Si, fréquemment, on voit s'engager des luttes pour contraindre autrui à souscrire à une certaine conception des origines ou pour lui interdire, au contraire, d'adopter telle ou telle autre conception, c'est précisément parce que cette question appartient au domaine des questions indécidables. Et, réciproquement, il n'est pas possible de clore la question parce qu'un ensemble varié de réponses peuvent lui être apportées.

C'est pourquoi la question de l'origine se prête à tant de controverses. Mais qu'est-ce qui encourage ces disputes ? Ces interminables combats reposent sans doute sur l'existence d'une pluralité de réponses possibles jointe à l'ignorance de la nature profonde de la question posée. Car chacune se juge sûre de sa légitimité propre, tout en étant incapable de réduire celle d'autres façons de répondre à la question de l'origine, et toutes se perdent pour finir dans de stériles arguties.

Dès lors, ne faut-il pas éclairer ces controverses par une analyse de la notion d'origine, en dégageant la typologie qui la sous-tend ? Voilà qui constituera précisément l'objet de ce livre. On cherchera à faire apparaître les enjeux tout autant que les limites des méthodes d'analyse que suscite la notion d'origine.

Ce faisant, nous examinerons le « concept » d'origine. Ce concept est mobilisé dans de nombreuses discussions contemporaines, non seulement philosophiques, mais également politiques. Et il est facile d'en comprendre la raison.

La mondialisation, phase de l'histoire universelle dans laquelle nous vivons, se présente assez souvent comme un défi aux origines. Dans son sens politique courant, le mot « origine » indique, en effet, une intention de particulariser, de distinguer, de discriminer, voire de contrôler l'origine. C'est pourquoi certains rejettent l'origine, tandis que d'autres la revendiquent. Certains la conspuent, tandis que d'autres l'encensent. Certains la réclament, tandis que d'autres la redoutent. C'est une autre dimension du caractère controversogène de la question et l'actualité témoigne chaque jour que le prix à payer d'une incompréhension de la nature fondamentale de cette question pourrait être élevé.

Quoi qu'il en soit, ce que nous voyons surgir dans le débat politique, de façon récurrente (car les analogies avec telle ou telle autre époque au cours de laquelle se posaient des questions analogues ne manquent

pas), est l'aspect le plus superficiel d'une problématique extrêmement profonde. C'est la partie émergée d'une immense question qui traverse toutes les disciplines et toutes les époques. C'est cette question que nous voulons soulever : soit la question des origines dans toute sa généralité. Qu'est-ce qu'une origine ? Et d'où vient que cette question soit si puissamment active épistémologiquement mais aussi politiquement, socialement, culturellement ?

Et, puisqu'il existe plusieurs façons de parler de l'origine, commençons par demander : combien en existe-t-il au juste ? À cette question, voici ce que nous répondrons : il existe quatre façons de parler de l'origine, quatre façons de construire des discours d'origine.

Il n'entre pas dans le propos de cette enquête de dire quelle est la meilleure ou la plus vraie des façons de parler de l'origine. Mais seulement de souligner l'importance épistémologique de ce seul constat : il existe un nombre fini (et relativement limité) de façons de parler de l'origine. Autrement dit, il existe un nombre restreint de structures possibles pour former des discours d'origine. Nous ferons l'inventaire détaillé de ces structures dans le cadre de ce que nous nommerons une « *originologie* » entendue au sens de discours sur les discours d'origine. Les débats récurrents entre créationnisme et évolutionnisme trouveront, dans cette originologie, les motifs réels du malentendu qui les condamne à rester stériles.

Mais il nous faut d'abord faire un détour par la question qui, à elle seule, résume l'ensemble des problématiques d'origine. Elle a l'avantage d'ouvrir toutes les voies possibles de réponses sans en fermer aucune. Elle se présente de la façon suivante : *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?*

La question de Leibniz

Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? La question est formulée par Leibniz en 1714 dans *Les principes de la nature et de la grâce fondés en raison*².

2. G. W. Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison. Principes de la philosophie, ou Monadologie*, Paris, PUF, 2001 (1714).

C'est la question la plus fondamentale de la métaphysique. Certains l'ont appelée, pour cette raison, la « question canonique³ ».

On peut l'entendre comme la question qui marque la porte d'entrée de la métaphysique. Elle figure au-dessus du seuil, sur le linteau de la porte que franchit quiconque s'aventure dans le domaine solennel de la métaphysique. Pourtant, si certains ont souligné sa décisive radicalité, d'autres, en revanche, ont tenté de la neutraliser en la déclarant absurde : ne faut-il pas, en effet, pour qu'elle soit posée que celui qui la pose, à tout le moins, existe ? Et pour que celui qui la pose existe, ne faut-il pas également qu'un monde existe ? Ainsi, la question ne peut être posée sans avoir été déjà résolue implicitement : puisque je pose la question quelque chose existe et non pas rien. Sans doute (nous reviendrons, plus loin, sur ces argumentations). Mais cela ne répond pas à la question de savoir pourquoi quelque chose existe. L'absurdité serait donc plutôt de déclarer que la question est absurde. La question est si peu absurde qu'à défaut d'être formulée, elle a été *sentie par toutes les cultures humaines connues* qui se sont constituées sur Terre puisque, ainsi que nous le rappellerons en commençant, toutes les cultures humaines connues ont produit des discours d'origine.

Nous faisons une distinction entre une question qui est *seulement sentie* et une question *pleinement formulée*. Une question seulement sentie ne manifeste sa présence que négativement, c'est-à-dire par la formulation de réponses, jamais par la question elle-même. À quoi pourrait se reconnaître qu'une réponse à la question : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » est seulement sentie ? À ceci qu'une telle réponse se présente comme un « parce que » implicite à la question de Leibniz. Or une réponse à la question canonique est contenue implicitement dans tout récit des origines.

En d'autres termes, la question canonique est logée, silencieusement mais profondément, dans toute cosmogonie. Leibniz, en façonnant cette question a donc désigné ce qui formait le fond informulé des narrations d'origine, de quelque nature qu'elles puissent être :

3. F. Wolff, *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?*, Paris, PUF, 2013 (2007).

« La première question qu'on a droit de faire sera : pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien. Car le rien est plus simple et plus facile que le quelque chose. De plus, supposé que les choses doivent exister, il faut qu'on puisse rendre raison pourquoi elles doivent exister ainsi et non autrement⁴. »

Le commun point de départ, ignoré le plus souvent, de tout récit d'origine est une question. Les récits théologiques, métaphysiques et positifs qu'Auguste Comte avait cru pouvoir distinguer – et sur lesquels, là encore, nous reviendrons un peu plus loin – ont ceci de commun qu'ils sont tous des tentatives, non pas peut-être toujours « pour répondre à », mais, pour ainsi dire, « pour traiter » la question de Leibniz.

Derrière la différence apparente des « traitements » de la question, on trouve un même souci : rendre compte de ce qui est, le plus souvent en racontant ce qui a été. Toute cosmogonie a ce rôle, cette fonction et cette ambition. Elle entend nous dire pourquoi les choses sont ce qu'elles sont, même quand elle se cantonne, apparemment, à la question de savoir « comment » les choses sont devenues ce qu'elles sont sous nos yeux – cette grange, ce bosquet, ce chemin bordé d'herbes, ce nuage, etc. –, elle porte toujours en elle-même un « pourquoi » qui, sans nécessairement être formulé, n'en est pas moins *sentit*.

Idée d'une division entre discours d'origine

La *Théogonie* d'Hésiode, par exemple, est une réponse implicite à la question canonique. À la question : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? », elle répond : parce qu'« au commencement exista le Chaos, puis la Terre à la large poitrine, demeure sûre de tous les Immortels qui habitent le faîte de l'Olympe neigeux ; ensuite le sombre Tartare, placé sous les abîmes de la Terre immense. » Etc.

Et elle répond sans jamais formuler explicitement la question de l'origine. La *Théogonie* d'Hésiode est une théo-cosmogonie. Elle fait exister

4. G. W. Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison*, op. cit., p. 45.

des dieux-choses avant les choses. Gaïa, par exemple, est la Terre, mais elle est aussi, elle est d'abord un Dieu. Elle est un Dieu devenu chose. Une chose est ainsi, selon cette narration, un reste, un déchet divin. L'esprit divin qui l'animait aux commencements s'en est retiré. La *chose* seule est restée ; celle dont nous nous saisissons ou que nous repérons au loin.

Dans toutes les sociétés que les anthropologues ont pu étudier jusqu'ici, ils ont trouvé de tels récits, des récits cosmogoniques. Ce sont des récits mythiques qui font intervenir des événements que nul n'a jamais observés (des dieux-choses : le Chaos, la Terre, etc.). Ces entités fabuleuses – au sens où elles ne peuvent exister que dans des fables – figurent dans des récits qui possèdent une cohérence propre. Un autre exemple fort connu dans notre culture de ce type de récit est fourni par la *Genèse*, le récit qui, dans la Bible, expose les conditions de l'apparition de ce qui est, soit un récit ontogonique.

Il est possible d'identifier un très grand nombre de récits de ce genre lorsqu'on parcourt, comme l'a fait Mircéa Eliade, les cultures humaines à la recherche des traces de récits d'origine⁵. Ces récits nous sont souvent parvenus sous des versions multiples avec, généralement, derrière une trame reconnaissable, de nombreuses variations. Pourtant, rien n'y est révisable ni amendable et chaque récit possède son régime typique. C'est une des raisons pour lesquelles on les appelle des « mythes ». Ces narrations se présentent, à chaque fois, comme des récits clos, et celui qui s'aventure à y introduire une révision prend le risque de voir cette infidélité considérée comme une impiété. La croyance, ici, est foi et la foi est fidélité à un groupe.

Ces histoires peuvent cependant laisser s'élever le soupçon d'être composées de façon arbitraire car le récit qui les porte n'est avéré par rien d'autre que lui-même. Certes, nous marchons chaque jour sur ce que la *Théogonie* d'Hésiode désigne du nom de Gaïa mais ce qui y est dit de ce que fut Gaïa dans le passé ne peut être attesté par rien d'autre que par le récit. La *Théogonie*, comme tous les mythes, est son unique et ultime autoréférence.

Mais considérons tout de suite un tout autre genre de récit d'origine : celui qui est proposé par la science contemporaine. Car la science aussi

5. M. Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1988.

parle des origines. Elle nous propose un ou plutôt *des* récits d'origine. Ils commencent, dans leurs versions les plus récentes, avec le *Big Bang* et se prolongent jusqu'au récit de l'origine de l'homme contemporain et des sociétés dans lesquelles il vit, du langage, de l'écriture, de la philosophie, etc. Ces récits nous décrivent successivement l'apparition des noyaux atomiques, des atomes d'hydrogène et d'hélium, des atomes de masse plus élevée, des systèmes planétaires, du système solaire et de la planète Terre, de la vie, des organismes multicellulaires, des vertébrés, des mammifères, des primates, des humains, du langage, des techniques, des sociétés, de l'art, des nations, etc. Pris ensemble, ils forment un seul grand récit qui se présente comme un récit d'*émergences* successives. Il s'agit bien de narrations – une histoire est racontée – mais la structure de l'histoire et les éléments qui entrent dans sa composition diffèrent de ceux qui entraînent dans la composition des récits mythiques.

Même si les éléments de composition de l'histoire en question s'appuient sur des calculs, des résultats d'expérimentation et des théories, cet ensemble débouche finalement sur une histoire qui a la structure narrative d'une séquence de « c'est pourquoi » : telle chose est arrivée, *c'est pourquoi* telle autre s'en est suivie. Dans les narrations d'histoires, les articulations de séquences ne reçoivent le caractère d'une stricte détermination causale que dans les récits ayant une structure scientifique. Mais des narrations dans lesquelles la chaîne de la structure narrative possède une nature non causale (au sens physique du terme) peuvent être produites, comme c'est le cas de toute narration mythique. Ces dernières tirent donc leur valeur épistémologique d'autre chose que du fait d'exhiber une structure causale.

Peu après que certains se soient aventurés à parler de la « fin des grands récits » (l'un des caractères de l'âge postmoderne selon Jean-François Lyotard⁶), on vit ainsi apparaître de « nouveaux grands récits » composés de l'assemblage de petits récits. Il s'agissait de récits de l'histoire de la nature tout entière. À la différence des récits qu'étudiait Mircéa Eliade, ils bénéficiaient de la caution des sciences expérimentales contemporaines : à l'inverse de la façon dont les mythes constituent leurs fondements épistémologiques, tout, ici, est en droit révisable et rien n'est arbitrairement affirmé.

6. J.-F. Lyotard, *La condition post-moderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979.

Nous avons donc identifié deux types de discours d'origine : des récits mythiques et des récits scientifiques sur l'origine. Tous deux, en dépit de leurs différences, offrent le même genre de performance générale : rendre compte de tout ce qui est en le caractérisant par sa genèse. Les deux types de récits, cependant, n'ont pas du tout la même structure. Ils répondent à la même interrogation, à la même question sur l'origine des choses et des êtres mais ils le font de manière très différente. Dans un cas, une intention qui s'est éventuellement retirée depuis et qui se manifestait selon des règles qui ont elles-mêmes disparu et ne sont, de ce fait, accessibles qu'au moyen de narrations (une narration étant une réactivation, par la parole, de ce qui fut), est supposée être à l'origine de ce qui est. Dans l'autre cas, le postulat d'une uniformité du fonctionnement de la nature dans l'espace et dans le temps est d'emblée posé et on admet donc que ce qui a été doit être compris de la même façon et à partir des mêmes principes que ce qui est. Mais dans un cas comme dans l'autre il s'agit de produire un récit de déploiement : comment le réel s'est-il déployé pour devenir ce qu'il est sous nos yeux ? Les deux tentatives de réponse proposées sont contradictoires par certains côtés. Mais toutes deux se *ressemblent par la question* à laquelle elles cherchent à répondre.

Or que constatons-nous d'emblée ? Nous trouvons d'un côté des récits fondés sur des événements jamais observés et de l'autre des récits fondés sur des connaissances empiriques et des raisonnements. Les récits du premier genre, que nous qualifions de mythiques, font intervenir des phénomènes produits, selon toute probabilité, par l'imagination de leurs auteurs (lesquels sont, le plus souvent, inconnus). C'est pourquoi les chaînes de raisonnement qu'ils exhibent peuvent être de différentes sortes et ne sont nullement contraintes par la causalité physique. Dans la *Théogonie* d'Hésiode, la Terre, Gaïa, enfante et conserve sa progéniture à l'intérieur d'elle-même, ce qui, du point de vue de la stricte causalité physique, pose quelques problèmes ne serait-ce que pour être conçu. L'interdit qu'une narration scientifique se fixe à elle-même de faire figurer dans ses enchaînements narratifs autre chose que des séquences compatibles avec une causalité physique empêche qu'un récit comme celui qu'on trouve dans la *Théogonie* puisse être confondu avec une description scientifique de l'origine.

Les récits du deuxième genre, que nous qualifions de scientifiques, sont fondés sur des phénomènes effectivement constatés et contrôlés. L'exactitude

des observations qu'ils invoquent est renvoyée au crédit qu'on peut faire à un examen critique collectivement organisé, à des calculs ou à des théories dont la validité a elle-même été collectivement évaluée. Récits mythiques et récits scientifiques ont en commun de répondre à une même question tout en ayant non seulement des structures mais aussi des éléments de composition très différents. La structure des récits scientifiques sur l'origine doit, par principe, être au moins compatible avec un enchaînement causal sous-jacent. Cette règle équivaut à une limitation à laquelle les récits mythiques ne s'astreignent nullement.

Soulignons-le encore, ce que nous cherchons à repérer n'est pas la valeur de vérité du récit, mais seulement sa *structure* et sa *composition*. Les récits scientifiques sur l'origine ont, dans l'approche que nous proposons, non pas une vérité supérieure aux autres (puisqu'ils répondent à la même question) mais une structure et une composition différentes : une structure qui exige qu'ils possèdent une certaine logique (conforme à des lois qui peuvent être observées dans la nature telle qu'elle nous est actuellement donnée) et une composition qui les arrime à des faits constatés (arrimage qui, manifestement, fait défaut dans les récits mythiques). Dit autrement, nous suspendons la question de la légitimité des réponses données à la question de l'origine pour nous intéresser seulement à la forme que peuvent prendre ces réponses. Cette précaution méthodologique peut seule nous conduire à une appréciation des discours sur l'origine qui ne soit pas, en même temps (et d'ailleurs souvent de façon subreptice), la promotion d'un des types de discours au détriment d'un autre.

Mais ne faut-il pas affronter *ab initio* la question suivante : ne pourrait-il pas exister d'autres types de récits d'origine ? N'y a-t-il pas d'autres manières de répondre à la question canonique ? N'y a-t-il que deux façons – l'une mythique, l'autre scientifique – de dire pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien ? N'existe-t-il pas des façons de parler des origines qui ne soient ni mythiques ni scientifiques ?

Peut-on faire un inventaire exhaustif des types de discours d'origine possibles ? Ou encore : de combien de façon de parler des origines disposons-nous ? Si la question d'origine est si constamment prise dans les innombrables controverses que nous évoquions plus haut, n'est-ce pas, précisément, parce qu'il existe plusieurs façons de se rapporter à l'origine,

Marie GOUPY, *L'état d'exception ou l'impuissance de l'État à l'époque du libéralisme*, 2016.

Lionel ASTESIANO, *Joie et liberté chez Bergson et Spinoza*, 2016

Emmanuel RENAULT, *Reconnaissance, conflit, domination*, 2017

Denis THOUARD et Bénédicte ZIMMERMANN (dir.), *Simmel, Le parti-pris du tiers*, 2017

Sébastien ROMAN, *Nous, Machiavel et la démocratie*, 2017

Bernard SICHÈRE, *Aristote au soleil de l'être*, 2018

Olivier PONTON, *Le gai savoir de Nietzsche. Une manière divine de penser*, 2018

Marie GARRAU, *Politiques de la vulnérabilité*, 2018

Isabelle AUBERT et Jean-François KERVÉGAN (dir.), *Dialogues avec Jürgen Habermas*, 2018

Aïcha Liviana MESSINA, *L'anarchie de la paix. Levinas et la philosophie politique*, 2018

Gilles MARMASSE et Roberta PICARDI (dir.), *Ricœur et la pensée allemande*, 2019

Jérôme RAVAT, *Éthique et polémiques. Les désaccords moraux dans la sphère publique*, 2019

Laurent PERREAU, *Bourdieu et la phénoménologie. Théorie du sujet social*, 2019

Adrien LOUIS, *Leo Strauss philosophe politique*, 2019

Jean-François KERVÉGAN, *Explorations allemandes*, 2019

Denis THOUARD, *Liberté et religion. Relire Benjamin Constant*, 2020

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions sur notre site
www.cnrseditions.fr